Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift

Band: 12 (1902)

Heft: 2

Artikel: Quelle place doit-on accorder, dans les écoles de commerce, à côté de l'enseignement technique commercial aux branches contribuant à la culture générale de l'élève ?

Autor: Glauser, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-788971

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelle place doit-on accorder, dans les écoles de commerce, à côté de l'enseignement technique commercial aux branches contribuant à la culture générale de l'élève?

Conférence faite aux cours de vacances organisés à Genève par l'Association des professeurs des écoles de commerce suisses (15 juillet — 30 juillet 1901)

par Dr. phil. *Charles Glauser*, Professor an der Wiener Handels-Akademie und a. o. Professor an der Export-Akademie des k. k. öst. Handelsmuseums.

Messieurs,

L'Ecole supérieure de commerce s'est proposée un but noble et élevé, celui de préparer ses élèves pour la grande lutte de la vie. Plus qu'à tout autre enseignement secondaire, c'est à elle qu'incombe la tâche belle, mais difficile de mettre à même ceux dont on lui a confié l'instruction et l'éducation de gagner, à leur sortie de l'école, de quoi subvenir à leurs besoins. Quel but poursuivent en effet les autres établissements d'instruction secondaire, un lycée, une école réale par ex.? Ils donnent bien à l'élève une instruction formant un tout complet, mais ceux qui, quittant ces écoles, désirent entreprendre une vocation quelconque, doivent passer par un stage plus long que l'élève sortant d'une école de commerce. Il en résulte que, dans les lycées et les écoles réales, l'enseignement a un champ plus libre, plus vaste que celui donné dans les écoles de commerce. Leur programme est plus homogène, le professeur se contente de préparer le terrain, et ce n'est que plus tard, lorsque l'élève a atteint l'âge mûr, qu'il a fait son choix, que vient le professeur de l'Université, le spécialiste par excellence, qui dirigera le jeune étudiant dans la vocation qu'il a choisie. Il va sans dire que dans un tel enseignement secondaire, le professeur doit se borner à planter les grands jalons qui devront servir à l'élève de points de repère, autour desquels viendront se grouper plus tard d'autres faits, plus détaillés. En un mot, il ne termine pas son enseignement, il prépare pour un enseignement supérieur. L'école de commerce doit donner au contraire à ses élèves une préparation plus approfondie et plus complète. Le caractère de ceux qui

quittent cette école doit être formé. Une fois munis de leur diplôme de sortie, les élèves ne pourront plus s'assoir sur les bancs d'une institution supérieure, écoutant, comme les jeunes gens d'un âge mûr, l'enseignement précieux d'un maître expérimenté. La cruelle nécessité de la lutte pour l'existence se sera emparée d'eux et ne les lâchera plus. Chaque année, ils verront avec effroi combien leur esprit, occupé de la seule branche dans laquelle ils sont obligés de travailler, perd de sa souplesse, de sa facilité de *conception* et d'*abstraction*, qualités qui ne peuvent s'acquérir et surtout se conserver que par des études, reposant sur une base solide et bien pensée. Pourquoi en effet entend-on parfois vanter la soi-disant supériorité intellectuelle de ceux qui ont passé par l'enseignement classique? Pourquoi voit-on souvent des parents hésiter à envoyer de bonne heure leurs enfants dans une école, dont l'enseignement est peut-être moins abstrait que celui donné dans les lycées classiques? C'est parce qu'ils croient que la culture classique, le gymnase ou le lycée, et les quelques semestres passés à l'Université sont la meilleure préparation pour l'école de la vie. Nous ne voudrions pas leur donner tout à fait tort, car nous avons là à lutter contre une tradition remontant à plusieurs siècles, contre un enseignement dont le but a été déterminé depuis longtemps, à l'évolution et au développement duquel a contribué plus d'une autorité pédagogique. Toutefois, nous ne croyons pas que cet enseignement classique, par les difficultés même qu'il présente, par l'effort d'abstraction qu'il exige de l'esprit de ses élèves, soit le meilleur critérium qu'on puisse trouver pour apprécier la valeur d'une intelligence et les connaissances positives qu'un élève, ayant passé par l'enseignement classique, ait pu acquérir! A-t-on jamais pensé aux nombreux exercices arides et ennuyeux que tel ou tel élève du lycée est obligé de faire et pour lesquels son naturel n'a aucun intérêt? A-t-on songé aux difficultés auxquelles se heurte l'esprit d'un enfant de 10 ans, lorsqu'il commence à apprendre le latin, à ce passage brusque et sans transition, du concret à l'abstrait? Celui qui a pu supporter et faire de tels exercices, a appris à vaincre une certaine aversion, il a été amené peu à peu à discipliner son intelligence, à forcer son esprit à apprendre des choses que lui, élève, trouvait absurdes et sans but direct. Bref, cet enseignement tantôt aride, tantôt intéressant, a dû donner à celui qui a subi avec succès ces diverses épreuves, un esprit plus souple, plus capable de s'assimiler aux circonstances du moment, de se plier aux besoins et exigences de tel ou tel enseignement spécial. Ce ne sont donc pas les connaissances positives acquises dans l'enseignement classique qui donnent à l'élève sa supériorité, ce sont les luttes, les déceptions par où il a dû passer pour vaincre les

difficultés sans nombres amoncelées sur sa route. Aussi, en tenant compte de ces facteurs extérieurs, puissants moyens éducateurs, pourrait-on presque émettre le paradoxe suivant: qu'une telle école avec un tel enseignement doit être la meilleure pour préparer à la carrière d'un commerçant. Après avoir été tenu pendant 8 ans loin de toute culture moderne, connaissant et cela imparfaitement la culture antique, ce ne sera pour lui qu'un jeu de passer de l'abstrait au concret.

A ces transitions brusques, à ces retours subits, le futur commerçant ne doit-il pas souvent s'y soumettre? Pour réussir dans la vie, le futur marchand ne doit-il pas réunir en lui ces qualités, qui le mettront à même de supporter les revers sans nombre auxquels et peut être plus qu'un autre il est exposé? La première de ces qualités n'est-ce pas justement cette faculté d'assimilation lui permettant de passer, sans *transition* aucune, d'une situation dans une autre, le mettant à même de marcher avec son siècle, de saisir au passage telle ou telle idée, de se l'approprier, d'en tirer tout le parti possible, tant pour son bien propre que pour celui de son pays? N'est-ce pas le marchand qui de tout temps a été le premier messager des idées nouvelles, n'est-ce pas le commerce qui a appris aux peuples à se connaître et, en lisant l'histoire, en regardant autour de nous dans cette *crise* économique que nous traversons, quels hommes marchent en avant, quels intérêts sont le plus en jeu, si ce ne sont ceux de cette profession dont on a longtemps hésité à vouloir reconnaître officiellement l'existence? Les marchands n'ont-ils pas été et ne sont-ils pas encore les pionniers de la civilisation? En cette qualité, ils contribuent plus que tout autre facteur à rapprocher les peuples et à augmenter la richesse de leur pays. Ce seront eux qui, à l'avenir, décideront de la victoire dans la lutte économique des peuples. Le commerce, sans lequel l'industrie ne pourrait vivre, est la profession d'où sortira notre état major pour le siècle qui s'ouvre. Supprimez-la, cette profession, et vous aurez la ruine. Ce ne sera plus par les armes que se décidera le sort d'une nation, ce sera par sa puissance commerciale. Le pays qui aura le commerce le plus étendu, qui aura réussi à s'ouvrir le plus de débouchés, sera le plus riche et le plus puissant. De là s'explique la nécessité d'un enseignement s'adaptant aux besoins de cette profession. Cet enseignement n'en est encore qu'à son début, il présente plus d'un problème à résoudre, il manque d'un programme unique et type comme l'enseignement classique, il se trouve en présence d'une question qui n'a pas encore été résolue. Dans cet enseignement, nous nous trouvons en présence de deux éléments disparates, l'abstrait, le concret, la théorie et la pratique, l'enseignement général et l'enseignement spécial.

Trouver la formule qui doit fondre, en un tout homogène, ces deux antithèses, voilà la difficulté, difficulté presque insurmontable, question difficile à résoudre, problème que l'on répétera sans cesse, et que j'ai formulé comme suit:

Quelle place doit-on accorder, dans les écoles de commerce, à côté de l'enseignement technique commercial, aux branches contribuant à la culture générale de l'élève?

Dans notre dernière conférence,*) nous avons fait un court aperçu de l'enseignement commercial en Autriche. Le principe qui, dans ce pays, domine l'organisation de l'enseignement secondaire est de diviser cet enseignement en deux parties: division inférieure, division supérieure. La première se répartit sur 4 années d'études, et admet les élèves à l'âge de 10 ans. Cet enseignement de 4 années forme un tout homogène qui dans la division supérieure du gymnase (lycée) ou de l'école réale est repris, retravaillé. L'horizon de l'élève se trouve agrandi, les classes sont moins nombreuses que dans la division inférieure, vu qu'un grand nombre de parents aisés, au lieu d'envoyer leurs enfants à l'école primaire supérieure, qui n'accorde aucun privilège à ceux qui la quittent, les envoient de préférence dans la division inférieure du lycée (gymnase) ou de l'école réale, à cause des avantages concédés à ces établissements. En effet, les élèves qui ont passé avec succès leurs 4 premières années d'un établissement d'instruction secondaire, peuvent se présenter pour être admis soit dans une école militaire, soit dans une école supérieure de commerce, soit dans quelques services publics où ils occupent des emplois inférieurs. Mais là, ils peuvent grâce à leur zèle et à leur application gravir lentement, échelon par échelon, la longue échelle de la bureaucratie, et devenir des chefs de bureaux fort appréciés de leurs supérieurs, ce sont de véritables sergents qu'un colonel ou capitaine aime à voir dans son régiment, parce que plus qu'aucun autre, ils connaissent les besoins d'un travail primitif, les travanx de manipulation dont on peut se faire seulement une idée lorsqu'on y a passé soi-même. Ces élèves naturellement ne bénéficient pas du volontariat d'un an.

Pour jouir de ce privilège, il faut avoir le diplôme de sortie d'un établissement supérieur de l'enseignement secondaire, et les écoles supérieures de commerce se trouvent placées sur le même pied que les gymnases et les écoles réales. En effet, les élèves diplomés d'une école supérieure de commerce bénéficient du volontariat d'un an. Voilà pourquoi nous recevons dans les écoles supérieures de commerce des élèves

*) La première conférence que nous avons faite avait pour titre: „L'Évolution de l'Enseignement commercial en Autriche, son état actuel."

dont l'instruction première a été toute différente. Comme ces élèves suivent un seul et même enseignement avec une préparation différente, il est facile alors au professeur de comparer les résultats obtenus avec telle catégorie d'élèves à ceux obtenus avec telle autre. Nous avons d'après les conditions d'admission 3 groupes d'élèves en première année: *a* ceux qui sortent d'un gymnase inférieur; *b* ceux qui sortent d'une école réale inférieure; *c* ceux qui sortent d'une école primaire supérieure. Les deux premiers groupes sont admis de plein droit, tandis que les élèves du groupe *c* doivent ou bien passer un examen d'admission portant sur certaines branches, ou bien suivre un cours préparatoire dont la durée est d'une année. Nous avons pu, grâce aux nombreux élèves auxquels l'Académie de commerce de Vienne ouvre chaque année ses portes (240) répartis en quatre classes parallèles de 60 élèves, avoir plus d'une fois l'occasion d'apprécier la valeur, de juger les qualités de ces élèves dont la préparation a été si différente.

Nous avons des classes où ces trois éléments sont à peu près représentés par un nombre égal d'élèves; d'autres fois, nous avons fait l'expérience suivante: mis dans une classe ceux qui viennent du gymnase, ceux qui viennent de l'école réale, et ceux qui viennent de l'école primaire supérieure. C'est la différence frappante existant entre ces divers groupes d'élèves qui m'a engagé à rechercher les causes de cette différence, et voilà pourquoi dans la question que je me suis permis de développer devant vous, je ne puis partir que d'un genre d'écoles, que d'un programme, puisque je ne puis constater que les causes et les effets d'une seule méthode appliquée à une seule catégorie d'élèves. Dans les autres pays, les programmes offrent quelques divergences s'expliquant par les conditions d'admission, qui ne sont pas les mêmes qu'en Autriche. N'ayant jamais eu l'occasion d'enseigner ou d'examiner de tels élèves, je ne puis porter un jugement sur leur préparation avant d'entrer à l'école de commerce, ni sur les résultats qu'ils ont pu atteindre. En comparant les résultats obtenus avec ces diverses catégories d'élèves, au début et à la fin de leur enseignement, à leur entrée et à leur sortie de l'école, j'ai pu constater que c'était presque toujours le même groupe d'élèves qui offraient les résultats les plus sûrs et les plus certains. En outre, si les différences qui existaient au début, dans les connaissances positives des élèves, avaient disparu, par la force même des choses, leur faculté d'aperception, de conception du sujet traité, loin de s'égaliser, différenciait de plus en plus, si bien qu'on peut dire aux élèves, sans même le leur demander, où ils avaient reçu leur première éducation et instruction secondaire.

Un élève sorti de la division inférieure d'un lycée (gymnase) se remarquera toujours dans un enseignement touchant à des questions abstraites, par une facilité plus grande d'abstraire. Il la tire de sa préparation même. Le gymnase inférieur attache une grande importance aux études philologiques, l'enseignement est avant tout propédeutique, il est intensif, ne traite qu'un groupe de branches, ne faisant qu'effleurer les autres pour les approfondir plus tard. L'esprit de l'élève est nécessairement obligé de se concentrer sur un seul objet. Cette tendance de concentration est un excellent procédé pédagogique et c'est ce qui faisait la force des écoles qu'ont fréquentées nos pères. On y apprenait peu de choses, mais, ce qu'on y enseignait, était appris à fond. Ce n'est qu'en représentant sans cesse à l'esprit de l'enfant les mêmes choses, sous les formes les plus diverses, qu'on arrive à donner à son esprit cette souplesse indispensable à toute faculté d'assimilation. Personne n'osera prétendre qu'au bout de trois ans d'école de commerce, c'est aux connaissances latines et grecques que ces élèves doivent leur supériorité sur les autres élèves. Ils ont oublié, la plupart du temps, jusqu'aux formes les plus élémentaires, mais ce qui *porte* des fruits, c'est la méthode que l'on a suivie pour mouler, pétrir, travailler leur intelligence.

L'élève qui, en troisième année, ne répond pas à ce qu'on pourrait attendre de lui, c'est l'élève sorti de l'école primaire supérieure. En première année, il n'est pas un des plus mauvais élements de la classe, au contraire, car, dans tout enseignement élémentaire, la mémoire joue malheureusement un trop grand rôle; plus l'enseignement avance, plus le professeur est obligé d'en appeler non plus à la mémoire, mais à l'intelligence, à l'esprit logique de ses élèves, et alors, malgré leur zèle, leur application, ces élèves ne peuvent se maintenir, et ne répondent nullement aux espérances qu'on aurait pu fonder sur eux. L'explication est facile à trouver: le programme des écoles primaires supérieures embrasse trop de matières, que l'esprit de l'élève ne peut pas digérer. Pendant les deux dernières années de cet enseignement, ce n'est pas son intelligence qui en général a le plus travaillé, c'est sa mémoire. La mémoire joue un tel rôle dans la méthode de travail de ces élèves qu'ils s'efforcent à tout apprendre par cœur ce qu'on leur dit.

Ceux qui tiennent le milieu sont les élèves de l'école réale. Il y a moins de concentration dans l'enseignement donné à l'école réale que dans celui donné au gymnase. L'élément philologique, propédeutique va de pair avec les sciences. Nous avons là deux courants opposés, deux méthodes diverses annullant leurs effets respectifs, ou bien se disputant l'intelligence des élèves. L'un ne voudra étudier que pour les sciences,

voilà ce qui éveillera sa curiosité, l'intéressera, parce que le sujet de cet enseignement est tiré de ce qui l'entoure, l'élément concret étouffera l'élément abstrait. A l'école de commerce, ce ne sera pas le meilleur élève, parce que sa curiosité ne sera pas éveillée par la nouveauté que cet enseignement spécial peut présenter à celui qui sort du gymnase. En outre, il n'aura pas subi, comme ce dernier, le terrible joug de discipliner son intelligence, de fixer son attention sur un objet d'enseignement dont il ne peut reconnaître l'utilité immédiate. En résumant ainsi nos impressions, nous voyons que même avant leur entrée dans une école de commerce, les élèves ont déjà été victimes de cet antagonisme, de ces deux courants si contradictoires, concret et abstrait, et l'enseignement qu'ils vont entendre n'est pas fait pour diminuer ou faire disparaître cet antagonisme.

En effet, cet enseignement doit réunir dans un juste milieu, dans un tout homogène, ces deux éléments, le côté général et le côté spécial. Nous avons à faire à un groupe d'écoles qu'on appelle en allemand de la dénomination générale de „*Fachschulen*", ce que le terme „*écoles professionnelles*" ne rend qu'imparfaitement. Il est donc tout naturel que, dans ces écoles, ce soit l'enseignement technique spécial qui domine et c'est ce que nous trouvons fortement précisé dans le programme de chacune d'elles. Toutefois, a-t-on jamais songé aux résultats éducateurs que peut donner un enseignement si spécial commencé trop jeune? L'esprit de l'élève se trouve enfermé dans un cercle dont il ne peut sortir, si ce n'est par une initiative personnelle, car l'enseignement qu'il entendra à l'école, ne contribuera pas à éveiller en lui un autre groupe d'idées que celui qui se rattachera à cet enseignement spécial proprement dit. Si nous comparons le programme d'une école supérieure de commerce à celui des divisions supérieures d'un lycée ou d'une école réale, nous verrons que l'enseignement donné dans ces dernières catégories d'école, se spécialise beaucoup moins et cherche avant tout, surtout dans les deux dernières années, à développer par des lectures à domicile l'esprit d'initiative des élèves. Ces lectures, ces exercices, le nombre relativement inférieur d'heures de classe, permet à l'élève de trouver quelques moments pour développer ses goûts personnels. Avec un enseignement spécial, trop accentué, tout cela disparaît. Les branches semblables à celles enseignées au gymnase ou à l'école réale sont reléguées, par la force même des choses, au second plan, et c'est la branche spéciale qui domine, engloutit tout. Les reproches que plusieurs grandes maisons adressent à ceux qui leur recommandent des élèves, sortant des écoles supérieures de commerce, nous montrent les côtés faibles d'un tel enseignement. Que

voulez-vous que nous fassions de ces élèves avec leurs diplômes, disent-ils, qui, infatués d'eux-mêmes, refusent de faire un paquet et qui, manquant souvent de bon sens, ne veulent pas croire à l'expérience de marchands *rompus* au métier, et se mettent au contraire à nous faire la leçon, si nous avons le malheur d'exiger qu'ils fassent autrement que ce qu'ils ont appris sur les bancs de l'école? En effet, rien n'est plus préjudiciable pour la carrière d'un jeune homme qui veut embrasser une profession, qui, plus que toute autre, exige un esprit large et ouvert, que d'en faire trop tôt un spécialiste. Un spécialiste, pour arriver à travailler d'une manière utile, doit pouvoir s'appuyer sur une forte culture générale. Cette culture générale sera en quelque sorte le contrepoids de ce qu'il a choisi comme spécialité. Ceci manque complétement à un élève d'une école supérieure de commerce. Sa culture générale est encore un peu rudimentaire, elle ne peut être complète et définitive puisque ce n'est pas le but du programme des 4 premières années d'un gymnase et d'une école réale. Ce programme trouve sa suite logique et voulue dans les divisions supérieures de ces établissements d'instruction secondaire. Le programme d'une école destinée à l'enseignement spécial et dont les élèves se recrutent d'établissements publics si divers, ne peut réunir en lui tous ces facteurs. Pour éviter la difficulté, il ne tient naturellement pas assez compte de l'enseignement des branches contribuant à la culture générale de l'élève et donne une importance trop grande à l'enseignement spécial, qui, au lieu de chercher à s'appuyer sur le premier enseignement donné à ces élèves, veut se construire à lui seul, sur de nouvelles bases, un édifice spécial. Il lui est, avec de tels principes, fort difficile de devenir un moyen éducateur tel qu'on pourrait l'attendre. Du reste, l'étudiant à l'Université, qui embrasse une profession libérale exigeant de fortes études spéciales, cherche toujours à entendre des cours ne traitant que de branches générales, tels que littérature, histoire etc. Nous pouvons donc constater qu'il ne saurait être dans l'intérêt même de l'élève de commencer, quand il est trop jeune, l'enseignement spécial, et que, si l'élève ne possède pas une culture générale reposant sur une base solide, il faut que l'enseignement spécial tienne compte de cette circonstance et cherche à s'appuyer sur les branches tendant surtout à développer la culture générale de l'élève. La difficulté se trouve donc dans la méthode même que l'on doit appliquer à cet enseignement spécial.

Pour se rendre compte de cette difficulté, considérons un peu de quels éléments se compose le corps enseignant d'une école supérieure de commerce. En formant ces écoles, on a été mû par un noble désir, donner au futur marchand les connaissances nécessaires à sa vocation.

On désirait avant tout être pratique. L'enseignement des branches représentant l'enseignement technique commercial, ne devait être confié qu'à des hommes ayant la connaissance pratique de la vie des affaires. Les heures consacrées à cet enseignement devaient l'emporter en nombre. A côté de cet enseignement technique commercial, on a appelé pour enseigner les autres branches, celles qui contribuent à la culture générale de l'élève et dont le nombre d'heures était inférieur à celui consacré à l'enseignement technique commercial, des professeurs sortant de l'Université, ayant fait leurs études, et s'étant surtout préparés pour donner leurs leçons soit dans un gymnase ou une école réale. Ce sont à eux que l'on confie l'enseignement de l'histoire, de la géographie, des mathématiques, de la chimie, de la physique et des langues. Au lieu donc que dans l'enseignement des diverses branches, les tendances se rapprochent vers un but unique, en se servant pour toutes les branches de la même méthode, elles ne font que diverger. Voilà pourquoi nous pouvons constater qu'avec un matériel d'élèves, dont l'instruction première offre tant de différences, à la fin de leur enseignement commercial, ces différences, loin de s'effacer, n'ont fait qu'augmenter. Les rapports d'homogénité et de concentration, qui doivent exister dans tout enseignement poursuivant un but déterminé, manquant ou souffrant de graves lacunes, les résultats éducateurs ne peuvent que s'en ressentir, et la préparation donnée aux élèves sortant de l'école supérieure de commerce est loin de contribuer à ce qu'on leur accorde de fait la supériorité à laquelle ils doivent avoir droit, soit, lorsqu'il faut se lancer effrontément dans la lutte pour l'existence, soit, lorsqu'il s'agit de continuer de plein droit, comme celui qui sort d'un lycée classique, ses études dans un établissement d'instruction supérieure (l'Université).

En parcourant la liste innombrable de livres que l'on publie chaque jour pour l'enseignement commercial, on constate avec plaisir que les professeurs, chargés de l'enseignement des branches contribuant à la culture générale de l'élève, se sont efforcés d'approprier leur enseignement aux besoins et exigences de l'école ; l'histoire, la géographie, la chimie deviennent histoire du commerce, géographie commerciale, la chimie organique soutenue par l'histoire naturelle devient l'étude des marchandises. Cet enseignement pourra facilement s'adapter aux notions premières que les élèves ont dû recevoir dans ces branches, surtout, si, dans ce premier enseignement, le professeur s'est borné à exciter l'intérêt de ses élèves, en évitant d'entrer dans trop de questions de détails, et s'est efforcé à leur fixer, à grands traits bien précis, le squelette même de cette branche. Dans ce cas, le professeur de l'école de commerce pourra appliquer

dans son enseignement, la véritable méthode pédagogique, et déduire du général au particulier. Eux seuls ne peuvent rien faire, les résultats éducateurs seront bien faibles, s'ils ne sont soutenus par leurs collègues pour l'enseignement des branches commerciales. C'est ici, Messieurs, le point brûlant de la question. Nous entendrons peut-être s'élever les mots de professeurs sortis de l'Université, ne connaissant pas le monde des affaires, et, d'hommes éminents, véritables *autodidactes*, qui, remplis du désir d'inculquer à la jeunesse le fruit de leurs propres expériences s'individualisent, se spécialisent beaucoup trop. Croyant suivre la bonne voie, ils ne parlent que de ce qu'ils ont vu faire ou ont fait eux-mêmes et n'arrivent que difficilement à abstraire. Il y a sans doute des exceptions, mais elles ne servent qu'à confirmer la règle, à laquelle je me permets d'ajouter un exemple pris entre mille et qui, malheureusement, se rencontre chaque jour à l'étranger pour l'enseignement des langues vivantes. Se trouve-t-on en pays allemand et parcourt-on la dernière page d'un journal paraissant dans une grande ville, on trouve des annonces sans nombre de personnes, s'intitulant du noble titre de „*professeurs*“ et offrant leurs services, comme le fait une bonne à tout faire, pour enseigner leur langue maternelle. Leurs conditions, leur extérieur, l'impression qu'ils font sur celui chez lequel ils se présentent, décident de leurs succès. C'est une marchandise vivante dont le faux vernis éblouit celui qui n'est pas connaisseur. On en engage dans des écoles publiques, mais le résultat ne tarde pas à tromper toutes les espérances. Que leur manque-t-il? une base solide dans leur instruction première. La plupart sont sortis d'une école primaire, d'autres ont échoué au gymnase, d'autres enfin, après avoir un peu essayé de tout, se mettent à enseigner leur langue, sans se demander s'ils ont pour cela les aptitudes pédagogiques nécessaires. Leur prononciation sera plus ou moins correcte et soignée suivant le milieu d'où ils sortent. Le but de leur enseignement consiste seulement à faire parler leurs élèves, voilà leur idéal, c'est pratique avant tout, mais l'enseignement des langues doit-il seulement consister à faire parler les élèves, ne poursuit-il pas un but plus élevé? Faire parler c'est l'*a b c* de cet enseignement, et, en ne pratiquant que cet exercice, ne court-on pas le risque de faire de jeunes perroquets répétant sans compréhension aucune les règles et gallicismes de toutes sortes. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer leur enseignement à celui donné par d'autres professeurs dont toutes les études ont été une préparation à la carrière qu'ils ont choisie, quand bien même ils n'ont peut-être pas dans leur prononciation ce fini, ce faux-brillant qui éblouit le premier venu. Quel directeur, quel père prendrait un tel maître pour faire l'instruction de son fils, s'il le rencontrait dans son pays natal!

Il faut aussi reconnaître que ce qui fait le bon professeur, ce n'est pas la foule des connaissances acquises, ce sont des qualités qui d'abord, comme dans chaque profession, doivent être innées, mais surtout développées par un enseignement méthodique, rationnel, gradué. Il faut que celui qui se voue à l'enseignement secondaire ait passé par l'enseignement supérieur (l'Université); car comment pourrait-il préparer ses élèves pour un enseignement supérieur, si lui-même n'a pu se rendre compte, par expérience, des difficultés et des exigences de cet enseignement? Eh bien, Messieurs, dans la question qui nous occupe, le but de l'enseignement des écoles supérieures de commerce est encore plus élevé et plus difficile à atteindre, car cet enseignement ne peut avoir de suite logique et déterminée comme celui donné au gymnase; il doit former un tout complet, concilier ces deux éléments si disparates; et, tant que les personnes appelées à enseigner toutes les branches dans ces écoles n'auront pas passé par la même filière, *l'enseignement supérieur,* elles ne pourront trouver dans leur enseignement une base commune et les résultats éducateurs ne répondront jamais aux sacrifices que l'on s'impose.

Il va sans dire que le professeur appelé à enseigner dans une école supérieure de commerce se trouve en présence de difficultés qui ne sont pas à dédaigner. Celui qui sort de l'Université ignore généralement ce qui se passe dans le monde des affaires, et celui qui sort du monde des affaires éprouvera une certaine difficulté à se servir et à utiliser les méthodes et l'esprit critique que l'on acquiert surtout dans les séminaires universitaires. Les deux enseignements se trouvent donc en présence avec un nombre d'heures prescrit et décrété, sans que pour cela ils soient fondus dans un tout homogène. Le premier groupe de professeurs arrive assez vite à adapter son enseignement aux besoins même de l'école. Leur tâche est plus facile, ils n'ont qu'à déduire du général au particulier. Pour les autres branches de l'enseignement technique commercial, on entre immédiatement sans le particulier et le grand danger auquel est exposé cet enseignement, exclusivement spécial, est celui de se perdre dans les détails. Nous trouvons dans une publication récente sur la question (Reformen auf dem Gebiete des kommerziellen Unterrichtswesens)*) la route que doit se tracer tout professeur de l'enseignement technique commercial. Cette route prescrite est celle qu'a suivie l'auteur de l'article en question. Après avoir passé 4 ans dans la division inférieure d'un établissement d'instruction secondaire, il a suivi pendant 3 ans les leçons d'une académie de commerce. Muni de son diplôme de sortie, il a suivi quelques cours au Polytechnikum et à l'Université

*) V. Jahrbuch der Export. Akademie 1899/1900 pag. 164.

(les cours ne sont malheureusement pas indiqués), seulement l'auteur a omis de dire en quelle qualité. Pour celui qui connaît les conditions d'admission dans une université autrichienne, ce ne peut être que comme auditeur, puisque malheureusement les jeunes gens munis d'un diplôme de sortie d'une école supérieure de commerce (académie de commerce) n'ont pas le droit d'être inscrits comme étudiants réguliers dans une université, et se trouvent ainsi privés des nombreux privilèges attachés à l'immatriculation, entre autres celui de pouvoir prendre une part active aux exercices si précieux donnés dans les séminaires. Quiconque a passé quelques semestres dans une Université arrive bien vite à reconnaître qu'il lui a fallu au moins 1 ou 2 semestres avant de pouvoir se mettre au courant de la méthode suivie, quand bien même, pendant l'année qui précède la *maturité*, le professeur s'efforce déjà, par la méthode même de son enseignement, à éviter à ses élèves une transition trop brusque. Avant de se vouer à l'enseignement, l'auteur de l'article a passé quelques années dans plusieurs maisons de commerce. Quand bien même le chemin proposé par l'auteur est celui que suivent la plupart des professeurs qui se vouent à l'enseignement technique commercial et que même la durée des études s'est trouvée dépassée par plus d'un (car les livres publiés dans ce domaine et qui font *autorité* sortent de la plume de quelques professeurs dont la préparation à la carrière de l'enseignement a été très approfondie et qui ont fait de fortes études), nous ne pouvons être convaincu que cette route proposée par l'auteur soit vraiment la meilleure; si elle l'était, elle devrait nous donner la solution de la question. Cette solution, nous ne la trouvons pas. En récapitulant les différentes phrases de cette instruction, nous pouvons constater que la culture spéciale n'est pas soutenue par une forte culture générale; et c'est pourtant le principe duquel doivent partir tous les professeurs de l'enseignement spécial. Nous ne devons cependant pas exiger l'impossible, mais que ceux qui se vouent à cet enseignement en comprennent bien les difficultés, qu'ils pensent qu'il ne suffit pas qu'ils disent à leurs élèves ce qu'ils ont à faire dans la pratique, mais qu'ils n'oublient pas que pour donner un bon enseignement, il faut que leur esprit ait fait une gymnastique intellectuelle plus forte que celle qu'ils veulent exiger de leurs élèves. Pourquoi exige-t-on d'un professeur de langues vivantes l'étude des langues mortes, de l'ancienne langue, de la grammaire historique, de la *phonétique*, de la littérature? pour qu'il soit à même d'apporter dans son enseignement un esprit nouveau, car plus la culture intellectuelle d'un individu s'approfondit, plus elle devient originale. Loin donc de rejeter le plan d'études que nous conseille l'auteur de cet article, nous le saluons avec plaisir

comme une heureuse innovation, mais nous ajoutons qu'il est incomplet, qu'il ne peut inculquer qu'une fausse science, une science inexacte, sans méthode. résultant d'une interprétation souvent erronée du cours du professeur, Car l'auditeur, si attentif soit-il, n'aura jamais été assez heureux de pouvoir travailler sous un maître expérimenté et de présenter des travaux dont la conclusion puisse, au point de vue scientifique, offrir quelque intérêt ou être de quelque valeur.

Il ne rentre pas dans le cadre de notre travail de discuter de quelle manière nous devons former des professeurs pour l'enseignement technique commercial. Je laisse traiter cette question à une personne plus compétente en la matière. Avant de chercher le moyen de résoudre le problème qui nous occupe, j'ai tenu à en faire ressortir toutes les difficultés, et nous avons pu constater que des deux côtés, élèves et professeurs, il existait des éléments trop disparates pour que l'on puisse arriver à équilibrer l'ensemble. Si l'on ne se met courageusement à l'œuvre, les écoles de commerce, qui sont les écoles de l'avenir, verront peu à peu leur existence menacée, parce que, avec le régime actuel, cette antithèse entre l'enseignement des branches dites générales et celles des branches techniques spéciales ne fera que s'accroître. Chaque groupe cherchera à avoir pour lui la part du lion, et cela suivant la considération ou l'importance que l'on accordera à telle ou telle opinion, émanant soit du camp des professeurs chargés de l'enseignement spécial ou de celui des maîtres chargés de l'enseignement général.

Les nouveaux programmes modèles ou publiés simplement à l'état de projet qui paraissent dans la Revue pour l'enseignement commercial, (Zeitschrift für das gesamte Unterrichtswesen, Braunschweig) montrent combien la question est à l'ordre du jour. Nous voyons, en Allemagne, se créer à côté des an ciennesécoles de commerce de Leipzig et de Dresde, fidèles encore aux principes d'un des premiers organisateurs de l'enseignement commercial (Blanqui), d'autres écoles avec des programmes tout à fait différents. Sans vouloir entrer dans la discussion de ces divers projets, nous pouvons constater deux tendances fixant le point extrême que l'on peut atteindre de part et d'autre. Le système A, où l'enseignement spécial commence avec des élèves trop jeunes, ne tient pas assez compte de la culture générale de l'élève, et le système B, qui attache une grande importance à la culture générale, commence l'enseignement spécial lorsque les élèves sont plus âgés. Au lieu de donner cet enseignement d'une façon intensive, afin d'obtenir des résultats pratiques, il se contente de l'ébaucher, puisque, suivant l'opinion de l'auteur du projet, cet enseignement doit être complété dans un établissement supé-

rieur, de création récente, appelé *faculté ou université commerciale,* réunissant, dans son sein, à côté du droit, de l'économie politique, de la géographie, les branches commerciales, auxquelles on commence seulement à apporter une méthode scientifique et qui se trouvent dans les mêmes conditions où, il y a tantôt un demi siècle, se trouvait l'enseignement de la philologie romane. Il nous reste encore à rappeler le système français qui, par son concours d'admission, pourrait peut-être baser son enseignement spécial sur une forte et bonne préparation générale, si les conditions, dans lesquelles se préparent les élèves, étaient plus uniformes et si, dans cette préparation, on attachait une plus grande importance à un bon et ferme enseignement d'une langue quelconque. Tous ces plans, tous ces essais témoignent hautement de la bonne volonté de leurs auteurs, qui désirent avant tout attirer l'attention des autorités compétentes sur une question brûlante, dont la solution ne peut et ne doit se faire attendre. A notre avis, et comme nous l'avons constaté à plusieurs reprises dans le cours de notre enseignement, ce n'est pas l'école de commerce qui est appelée à résoudre à elle seule cette question. Le temps limité dont elle dispose, minimum 3 ans, lui permet à peine de venir à bout de son programme. Tant qu'un changement ou une réforme n'aura pas eu lieu pour la préparation à ces écoles, tous les essais pourraient bien rester infructueux. Le but de tout enseignement secondaire supérieur est de chercher avant tout, nous l'avons dit déjà, à éveiller et à développer dans l'élève qui quitte cet établissement un certain esprit d'initiative. Donc, en quittant l'école supérieure de commerce, le futur marchand ne doit pas posséder à fond toutes les connaissances techniques et générales dont il pourrait avoir besoin, une telle exigence pourrait à juste titre se qualifier d'utopie. L'école doit au contraire former et façonner son intelligence de telle sorte que lui-même puisse être à même de savoir où et comment il peut acquérir les connaissances dont il a besoin dans telle ou telle situation, ou les renseignements indispensables pour mener à bonne fin telle ou telle affaire. Son esprit doit posséder cette sûreté, cette précision, qualités si nécessaires à la lutte de la vie. Il ne doit pas croire qu'en quittant l'école il est un puits de science qui n'a plus rien à apprendre, au contraire, il doit avoir la conviction intime que le peu qu'il a appris ne doit lui servir qu'à apprendre davantage. Alors nous ne rencontrerons plus des exemples comme ceux-ci : un jeune homme a terminé l'Ecole supérieure de commerce, a passé deux ans dans la pratique, se voue au professorat. Après avoir reçu un travail d'examen, il ne lui vient pas même à l'idée de s'occuper de la littérature relative au sujet donné. Il se bornera à consulter une

encyclopédie quelconque (Meyer, Brockhaus) ou bien, au lieu de travailler son sujet à un point de vue critique, il copiera ou plutôt transcrira librement ce que tel ou tel auteur a publié sur le sujet donné.

Dans une question si subtile et si délicate, la solution court souvent le risque de devenir subjective, et je voudrais éviter cet *écueil*. Toutefois, quand une question de programme vous tient au cœur, il est impossible de ne pas s'empêcher de penser au temps où l'on était écolier, aux années passées sur les bancs du lycée et sur ceux de l'Université. A mesure que l'on enseigne, *en contact* journalier avec la jeunesse, on aime à rafraîchir ses impressions, à penser souvent à ces rivalités d'écoliers. Les rivalités se faisaient surtout sentir entre les élèves qui apprenaient le latin et ceux qui ne l'apprenaient pas. On l'a répété souvent et avec raison dans tous les pays, le gymnase est la pépinière de l'aristocratie de l'intelligence. Pourquoi et de quel droit établir à priori une telle prérogative? car, c'est avec regret que nous avons constaté maintes fois que l'élève qui étudie ou qui a étudié le latin se croit supérieur à celui qui ne l'étudie pas. Cet orgueil, loin de diminuer, va en augmentant et, dans certaines universités, on fait une différence énorme entre celui qui sort d'un gymnase et celui qui n'en sort pas. C'est un tort, nous le répétons, que d'éveiller dans une jeune intelligence de tels sentiments, issus seulement de l'esprit conservateur qui règne dans ces écoles. Dans le corps enseignant même, vous remarquez parfois cette tendance, et la conséquence naturelle sera que, dans toute école spéciale, on cherchera, pour éviter toute discussion, à accorder à l'enseignement spécial une supériorité, qui, sur plus d'un point et dans l'intérêt même de l'École, pourrait être sujette à caution. Pourquoi, pour mettre trève à ces rivalités pernicieuses, ne part-on pas du principe de concentration qui forme la base et la force de l'instruction donnée dans les divisions inférieures d'un gymnase, afin de créer un enseignement secondaire inférieur, d'après un seul et unique programme? Peut-on décider de prime abord, lorsqu'un enfant a dix ans, la vocation qui lui sera propre, et, parmi les écoles qui sont à la disposition des parents, ces derniers l'enverront au gymnase, parce que rien ne sera gâté, il pourra toujours apprendre quelque chose, et plus tard, nous pourrons le faire entrer où ses goûts le pousseront. Toutes les carrières lui sont ouvertes, le gymnase ne lui donne cependant pas une instruction au sens le plus *large* et le plus *général* du mot. Elle forme son esprit, mais les connaissances qu'il y acquiert ne peuvent lui servir que s'il embrasse une carrière libérale dont le choix est restreint. Un enseignement secondaire inférieur, d'après un plan et un programme unique, permettrait de donner à l'élève une bonne culture générale. La durée de cet enseigne-

ment serait de 4 ans. Comme on l'a déjà essayé dans les provinces *rhénanes*, les deux premières années seraient surtout consacrées à l'étude des langues. Le choix d'une langue vivante s'imposerait de lui-même, car, avec une langue vivante, on peut faire, au point de vue pédagogique et grammatical, les mêmes exercices qu'avec une langue morte. En outre, on éviterait le passage trop brusque du concret à l'abstrait et plusieurs intelligences ne seraient pas fermées dès le début. Cet enseignement des langues, ayant au moins 12—15 heures par semaine, doit avant tout poursuivre deux buts: 1. développer l'esprit logique de l'élève, ce qui peut se faire au moyen d'un enseignement grammatical bien raisonné, 2. apprendre à connaître sa propre langue, et la grammaire de la langue étrangère servirait d'intermédiaire pour apprendre celle de la langue maternelle de l'élève. Cet enseignement grammatical ne doit pas se borner à faire apprendre par cœur à l'élève des règles sans nombre et souvent sans sens aucun, au contraire, on pourrait amener peu à peu l'élève à déduire, il passerait insensiblement du concret à l'abstrait et un choix judicieux de morceanx de lectures soutenus par des leçons de chose, exciterait son intérêt pour les sciences qui ne commenceraient qu'en 3me année. C'est là qu'on devrait insister surtout sur *les éléments des sciences*, la géographie, l'histoire, en donnant une forte empreinte à l'éducation nationale. L'enseignement des langues devrait seulement avoir pour but de fixer plus solidement les connaissances acquises, la lecture développerait et soutiendrait l'enseignement des sciences, en montrerait l'importance et l'utilité. La quatrième année serait consacrée à donner à cette culture générale le fini, et elle formerait la base solide, nécessaire à tout enseignement spécial. Les goûts de l'élève auraient pu se développer, les parents seraient mieux à même de se rendre compte des aptitudes de leur enfant. L'élève aurait alors 14 ou 15 ans, son intelligence aurait été bien moulée et façonnée. Il serait plus familiarisé avec ce qui l'entoure que ce n'est le cas avec l'enseignement classique. Il pourait choisir et comprendre au moins pourquoi son choix a porté sur telle ou telle profession. Pour les écoles supérieures de commerce, il nous serait difficile d'avoir des élèves mieux préparés. L'enseignement des branches contribuant à la *culture* générale de l'élève, aurait une base solide sur laquelle le professeur pourrait bâtir. Le but de cet enseignement serait de reprendre ces mêmes branches, mais de les présenter aux élèves sous un autre jour. L'histoire, la géographie, l'histoire naturelle tendraient vers un but déterminé, celui de l'école même, et cela sans perdre de vue le côté *éducateur*, la culture générale que ces branches sont appelées à donner à l'élève. Elles pourront, partant de la patrie même de l'élève, l'initier dans ce cosmopolitisme si nécessaire à

sa vocation future. L'étude des langues abandonnant le côté grammatical et littéraire proprement dit, se bornera surtout à lui faire connaître les us et coutumes du pays dont il apprend la langue par la lecture et l'interprétation dans la langue originale de morceaux choisis, ces morceaux tirés des meilleurs auteurs contemporains contribueraient à développer son goût littéraire. En un mot, l'*enseignement* perdra de son *aridité*, il sera *vivant*, se *mouvra* dans un milieu moderne, plus difficile à étudier et à comprendre que celui du passé, car il lui manquera toujours la stabilité qui facilite l'étude de ce dernier.

L'enseignement technique commercial aura une base plus solide, il pourra se greffer sur l'autre, et il sera *soutenu* par l'enseignement des branches générales. Le nombre d'heures consacré à ces deux enseignements pourra être équivalent, car au lieu de marcher, comme à présent l'un à côté de l'autre, seulement avec quelques points de contacts que quelques professeurs s'efforcent de créer, ils seront intimement liés l'un à l'autre, et ne seront plus indépendants, mais dépendants l'un de l'autre. Cet enseignement nécessite une durée minimum de 3 années, et dans la dernière année doivent seulement être traitées les questions relatives au commerce international, à l'économie politique, au droit commercial dont la compréhension nécessite une intelligence déjà formée et ouverte.

Il va sans dire que vu l'importance que prennent de nos jours les relations commerciales entre les peuples, l'enseignement technique commercial devra bien se garder de se spécialiser. Il ne s'agira pas d'apprendre à l'élève ce qui se fait dans telle ou telle entreprise commerciale, il s'agira de lui enseigner le mécanisme général du commerce. Cet enseignement spécial devra être dans son ensemble aussi général que possible et pourra ainsi rentrer comme moyen éducateur dans les branches qui contribuent à donner à l'élève une culture générale. Cette culture générale sera avant tout moderne, elle deviendra nécessaire, indispensable à tout homme cultivé. Trouve-t-on que pour certaines branches du commerce telles que la banque, l'exportation, une connaissance théorique plus spéciale est nécessaire, il est facile alors dans un cours destiné à ce but, dont la durée doit être au minimum d'une année, de donner aux élèves un enseignement tenant compte des exigences de ce genre de commerce. C'est alors que l'on pourra leur exposer théoriquement le mécanisme de ces institutions, en ayant soin de soutenir cette théorie de bons exemples tirés de la vie des affaires. En prenant ces exemples non pas toujours dans la même sphère, les élèves pourront comprendre la portée de telle ou telle opération commerciale et concevoir les conséquences économiques qui peuvent résulter de telle ou telle manière de faire.

C'est à ce degré qu'un choix peut se faire sans peine, car, après 7 années d'un enseignement secondaire ne subissant aucune interruption, mais se fondant dans un tout homogène, les goûts individuels d'un élève se montrent dans la plupart des cas. A-t-il des aptitudes spéciales pour poursuivre ses études, qu'on lui ouvre alors et de plein droit les portes de l'Université! Là, il entendra la vraie science. L'année qu'il aura dû passer en plus à l'école supérieure de commerce ne serait nullement perdue pour lui, ce sera une année de transition entre deux enseignements. Cette dernière année lui aura offert peut-être un enseignement trop spécial, mais une fois à l'Université, il pourra à son choix suivre des cours qui traitent de questions plus générales. Ces cours, il pourra les suivre avec *fruit,* grâce à l'homogénéité de son enseignement antérieur. Pour répondre à ces exigences, au point de vue des branches commerciales, il n'y a plus qu'à ouvrir à l'Université à côté du séminaire de droit d'économie politique, un séminaire pour les branches commerciales et industrielles (Handelswissenschaften). Il pourra prendre part aux travaux de tous ces séminaires, et, plus il avancera dans la vie, plus il saura apprécier et reconnaître les avantages de cette éducation moderne qu'il nous reste encore à créer.

En outre, l'existence des écoles supérieures de commerce sera assurée pour toujours, et ces écoles s'imposeront comme leurs deux *soeurs* se sont imposées. Elles ne serviront plus, comme il arrive maintenant dans bien des cas, d'établissements de refuge, où les parents désespérés envoient leurs enfants quand ils ne savent plus que leur faire apprendre, afin qu'ils puissent au moins avoir le privilège du volontariat d'un an, accordé à ces écoles. Les élèves qui y entrent ne seront que ceux qui désirent vraiment se vouer à la carrière commerciale, et leur préparation sera uniforme. Avec un programme unique pour les divisions inférieures de l'enseignement secondaire, ils seront sur le même pied que ceux qui seront entrés dans le gymnase ou l'école réale, et avec un programme pour les écoles supérieures de commerce, s'appuyant sur une telle base, les résultats éducateurs et pratiques pourront être supérieurs à ceux des autres écoles, puisqu'à leur sortie, les élèves diplômés, entrant dans une maison de commerce, y sont presque toujours rétribués.

Nous nous abstenons à dessein d'élaborer un programme où l'on pourrait formuler d'une manière plus concrète la place que doit occuper chaque branche. Ce travail ne peut être l'œuvre d'une seule personne. Dans tout enseignement et surtout dans l'enseignement technique, celui qui veut déterminer et fixer au préalable le nombre d'heures qu'exige chaque branche, fait *inconsciemment* à l'enseignement qu'il professe la

part du lion. Nous ne pouvons exiger d'un membre de l'enseignement qu'il soit assez compétent pour connaître à fond toutes les branches qui doivent s'enseigner dans de telles écoles. Avant de fixer le nombre d'heures, il faut déterminer d'une manière exacte l'ensemble des connaissances qui, dans chaque branche, sont indispensables pour atteindre le but final, fixé et déterminé lui-même par les besoins extérieurs de notre vie sociale. Il faut que pour chaque branche un mémoire soit présenté ; ce mémoire doit exposer le but, la méthode à suivre, la matière à enseigner, la division de cette matière, et pour que tous ces travaux partent d'une base commune et du même principe, on précisera ce que les élèves ont dû apprendre dans leur instruction première, et l'on partira non pas d'un principe inductif, mais essentiellement déductif. Puis, dans une conférence commune où chaque groupe est représenté, on répartit le nombre d'heures jugé nécessaire par l'assemblée ; ce n'est que de cette manière que la solution pourra être trouvée.

Avec un programme conçu dans un tel esprit, on ne parlera plus dans les écoles poursuivant un but essentiellement pratique de branches contribuant à la culture générale de l'élève ou de celles se rattachant à l'enseignement spécial. Nous aurons alors le programme type et modèle pour les établissements d'instruction secondaire qui sont appelés à jouer le plus grand rôle dans le développement économique des peuples. Les belles-lettres, les sciences, le commerce auront réussi à former des hommes d'élite, dont les idées partiront de la même source, dont l'intelligence aura été façonnée à la même école. Quand bien même leur individualité s'accentuera de plus en plus, suivant les études qu'ils auront faites, ils auront toujours de l'intérêt pour ce qui se passe autour d'eux, car ils auront comme base de leurs études un enseignement nouveau, un type unique, que nous appelons *l'Enseignement moderne.*

Dr. phil. **Charles Glauser,**
Officier d'Academie.